lesoirculture@lesoirdalgerie.com

LE CÉLÈBRE INTERPRÈTE DE *RAH EL GHALI RAH* NOUS A QUITTÉS

Boudjemaâ El-Ankis était l'un des maîtres de la chanson châabi

Le maître de la chanson chaâbi, Boudjemaâ El-Ankis, décédé mercredi soir à l'âge de 88 ans, a été inhumé jeudi en début d'après-midi au cimetière d'El-Kettar, à Alger, en présence d'une foule nombreuse.

Le célèbre interprète de *Rah el ghali rah* a été enterré sobrement dans une ambiance empreinte de recueillement et d'émotion chez les nombreux anonymes venus assister à l'inhumation et présenter leurs condoléances aux trois fils du défunt. Quelques chanteurs de châabi ont également assisté à l'enterrement dont Kamel Ferdjellah, élève de Hadj M'hamed El-Anka, et Djilali Kebaïli, fils de Mohamed Brahimi (dit cheikh Kebaïli) qui avait contribué à lancer la carrière du défunt.

Auteur-compositeur et interprète de la chanson châabi, Boudjemaâ Mohamed Arezki de son vrai nom, né le 17 juin 1927 à La Casbah d'Alger, s'était produit pour la première fois en public à l'occasion d'un mariage en 1942 après avoir longtemps pratiqué la musique (la mandoline et la guitare) auprès d'artistes tels que Saïd El-Meddah et Ahmed Serri qu'il avait côtoyé sur son lieu de travail à la cour d'Alger. Dans une troupe créée en 1945, Boudjemaâ évolue entre le Cardinal, El-Hadj M'hamed El-Anka, et Hadj Mrizek, les deux monstres sacrés de la chanson châabi de l'époque, avant de commencer à travailler sur des arrangements personnels au début des années 1950, époque à laquelle le jeune chanteur commençait à s'intéresser à la chansonnette. Après une parenthèse de dix ans, Boudjemaâ El-Ankis, arrêté et torturé à deux reprises lors de la guerre de Libération nationale, revient sur la scène musicale après sa sortie de prison avec *Djana el intissar,* évoquant les manifestations du 11 Décembre 1961. En 1963, au lendemain de l'indépendance, le célèbre auteur Mahboub Bati le propulse au-devant de la scène avec des chansonnettes telles que *Ah ya ntya, Rah el ghali rah* ou encore *Tchaourou aalya* qui lui confirmeront son titre d'«El-Ankis», diminutif d'El-Anka et qui inspirera par la suite El-Hachemi Guerrouabi ou Amar Ezzahi. Il lègue à la musique populaire algérienne un répertoire riche de plus de 300 chansons ainsi que de nombreux enregistrements du melhoun.

LE BARDO ACCUEILLE LA 3e ÉDITION D'AL-TIBA9

Immersion dans une psyché déjantée

Al Tiba9 est une exposition internationale qui, depuis trois ans, pose ses bagages à Alger. Visible jusqu'au 30 septembre au musée du Bardo, c'est un véritable concentré artistique moderne et une invitation au voyage au-delà des répertoires connus.

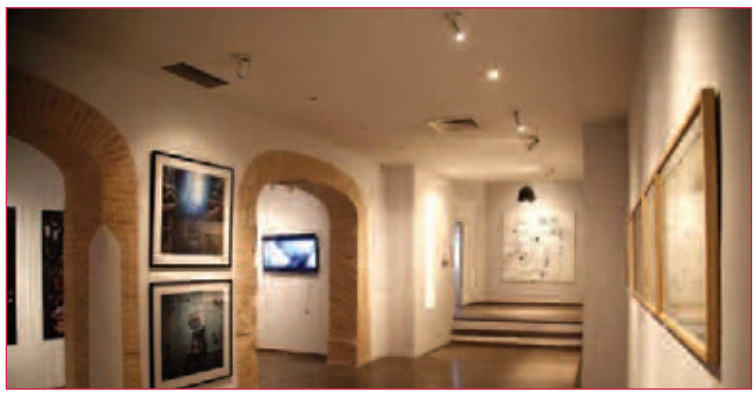

Photo : DR

Venus d'Italie, d'Espagne, d'Allemagne, des Etats-Unis et d'Algérie, ces douze artistes arborent une diversité d'esthétiques et de préoccupations et interrogent le monde actuel tantôt à travers la sublimation ou le burlesque, tantôt avec un certain penchant pour l'abstraction et la distorsion.

La visite de l'expo se fait selon un rythme ascendant car l'on commence à l'entrée par admirer les formes éthérées du peintre berlinois Albert Cauma Bau qui purifie ses toiles à l'extrême pour créer des entrelacs charnels où les corps, affinés et presque schématiques, se mélangent, se pénètrent et s'étreignent dans une troublante chorégraphie visuelle.

C'est une ode à la légèreté et un appel à la transcendance lancé par l'artiste qui explique ainsi sa démarche : «Devenir Un avec la nature, seulement en chuchotant qui je suis.» Non loin de là, Nadjib Benmokhtar se positionne tout à fait à l'opposé ; le photographe et graphiste algérien s'immerge en effet dans les abysses psychologiques de ce qu'on appelle l'homme moderne.

Ses modèles évoluent dans des atmosphères lugubres, transpirent une solitude oppressante et traînent inlassablement le fardeau de cet écran de télévision qui leur fait office de tête. Captifs oscillant entre résignation et révolte, les personnages communiquent avec le regardeur dans un silence chargé et mélancolique où transparaissent toute l'aigreur et la morosité d'une existence intellectuellement agonisante et matériellement vorace.

A quelques centimètres de là, on découvre un autre genre d'introspection avec l'artiste américaine d'origine taïwanaise Meng Chih Chiang dont l'installation intitulée «Stranger to Words» (Etrangère aux mots) est composée d'une vidéo, quatre toiles et un long «papyrus» rempli de vocables.

La graphiste est dyslexique et c'est précisément ce handicap qui sera questionné, sublimé et mis en images dans son œuvre. Le travail prend ancrage dans une base de données contenant 23 358 mots connectés entre eux selon un système complexe et dont l'ensemble des interactivités suggèrent à l'artiste des graphismes époustouflants. Leurs formes quasiment cosmiques et leurs imbrications infinies tendent à donner corps au rapport qu'entretient Meng avec le langage. Visuellement, cela engendre un nectar esthétique assez déroutant et entraîne une transfiguration radicale du thème de départ.

Retour en Algérie avec les peintures de Abdou Cheref qui nous plonge dans un univers ombrageux où se confrontent plusieurs émotions paradoxales et où baignent, comme en apesanteur, des personnages ambigus. Tanguant sans cesse entre sérénité et inquiétude, ces êtres indéfinissables aux corps flottants et aux visages pratiquement effacés suscitent une impression de torpeur mais aussi de tragédie… On va vers plus de légèreté avec Mazia Djab (Algérie) qui assimile des séries de photographies à des termes tantôt religieux, tantôt profanes. Avec «Ijtihad» (Effort de réflexion), elle se met en scène en compagnie du performer Mohamed Benhadj, et essaie de mimer ce concept théologique en adoptant des postures allant du burlesque à l'austère ; tandis que pour «Taâwil» (L'interprétation), elle se perd dans une forêt, photographie les passants d'Alger, ses murs, ses graffitis, ses poubelles et finit avec un tag acide : «Elle est con votre école» ! Dans «Barzakh» (Les limbes), elle arbore une sémantique plus sensuelle aux couleurs pastel et à la chorégraphie aérienne.

En face, on va à la découverte du style exubérant de Luca Rossini (Italie) qui propose des dyptiques photographiques hauts en couleur et chargés en réinterprétations parfois acerbes de la réalité. On y retrouve des symboles judéo-chrétiens, des antonymies captivantes et des scènes charnelles à la grâce inouïe. L'artiste adopte sans doute une posture de défi à la réalité physique des choses et affiche la volonté d'épuiser le visible pour en dévoiler les déséquilibres, les irrationalités et les fausses harmonies.

Comme lui, sa compatriote Valentina Ferrandes veut s'affranchir des limites du palpable et interroger ce qui est infime et chancelant dans toute chose. Sa vidéo est un assemblage d'images sans rapport entre elles et issues d'une recherche sur le thème du tarentisme, une maladie mystérieuse qui a envahi le sud de l'Italie du XVe au XVIIe siècle et qui se soignait, pensait-on, par la musique et la danse selon un exorcisme étrange. A l'écran, l'artiste nous fait donc voyager dans une espèce de sommeil paradoxal où le commentaire est toujours en désaccord avec l'œuvre visuelle, laquelle ne cesse de se transformer au gré des improvisations, des «accointances» esthétiques et des refus acharnés de tomber dans le linéaire.

On l'aura compris, «Al Tiba9» est une véritable escapade artistique qui célèbre toute la folie, la liberté, l'évasion et l'inénarrable besoin de transcendance qu'implique le travail créatif. A voir.

Sarah Haidar

HÉRITAGE CULTUREL DU MOYEN-ORIENT

De Palmyre à Alep, la Syrie en guerre perd son patrimoine

Temples, souks et mausolées détruits, trésors pillés... Le conflit qui fait rage en Syrie depuis plus de quatre ans a dévasté l'inestimable patrimoine culturel du pays et, au-delà, du Moyen-Orient. Avant la guerre, les visiteurs se pressaient pour admirer les centaines, voire les milliers de trésors de l'histoire syrienne, des premières habitations préhistoriques aux châteaux des croisés en passant par les temples gréco-romains. Combien d'entre eux demeurent-ils intacts aujourd'hui ? «Plus de 900 monuments ou sites archéologiques ont été touchés, abîmés ou détruits» en quatre ans et demi de guerre, évalue Cheikhmous Ali, de l'Association pour la protection de l'archéologie syrienne. En décembre 2014, l'ONU avait pour sa part affirmé que près de 300 sites importants avaient été détruits, abîmés ou pillés depuis mars 2011. S'appuyant sur des images satellitaires, elle dénombrait 24 sites totalement détruits, quelque 104 sérieusement abîmés et 85 modérément. Ces disparitions ne sont «pas un problème qui concerne uniquement la Syrie.

Il s'agit d'une destruction du patrimoine mondial», affirme M. Ali. Archéologues en tête, des experts internationaux s'alarment depuis des années, surtout depuis que les djihadistes du groupe Etat islamique (EI) se sont lancés dans la destruction médiatisée de sites historiques en Irak d'abord, puis en Syrie. Leurs craintes les plus sombres se sont depuis concrétisées avec le début de la dévastation de Palmyre, «la perle du désert» syrien. L'EI y a fait sauter les deux principaux temples, ceux de Baalshami et de Bêl, joyaux d'un site «d'une valeur inestimable pour notre patrimoine commun» selon l'ONU. Celui de Bêl était souvent présenté comme le plus beau du Moyen-Orient avec celui de Baalbeck au Liban. Les experts craignent désormais pour les autres trésors de l'immense site antique de Palmyre. «Il reste des dizaines de tombes, l'amphithéâtre ainsi que le temple de Nabou», explique Maamoun Abdelkarim, le chef des antiquités de Syrie. Heureusement, les responsables du site ont pu évacuer le musée et mettre à l'abri plusieurs pièces inestimables.

Trafic et marché noir

En détruisant Palmyre, l'EI détruit un site qui symbolise les influences mêlées de l'histoire syrienne. «C'est le type même de site métissé, avec un mélange des cultures tout à fait impressionnant, d'influences du monde gréco-romain, de la Syrie des sédentaires, (...) de la Mésopotamie et aussi du monde des nomades, du monde arabe», explique l'archéologue français Maurice Sartre. Mais les djihadistes considèrent tout art ou construction pré-islamique comme idolâtre et, de ce fait, ne méritant pas d'exister. Cela ne les empêche cependant pas de revendre au marché noir des trésors archéologiques pillés en Syrie et en Irak, un butin qui contribue à la prospérité financière de l'EI. A Raqa (nord-est), sa «capitale» en Syrie, l'organisation djihadiste a également détruit le mausolée soufi d'Ouwaiss al-Qarani et d'Ammar Ben Yasser. Dans la province de Homs (centre), les djihadistes ont ciblé le monastère Mar Elian. Mais l'EI n'est pas le seul responsable des ravages subis par le patrimoine syrien, la majeure partie des destructions ayant été provoquées par les combats à l'artillerie lourde. Alep, la deuxième ville du pays, habitée depuis 7 000 ans, a ainsi été défigurée par trois ans d'affrontements acharnés entre rebelles et régime. Son souk, l'un des plus beaux du Moyen-Orient, et le minaret de sa grande mosquée, remontant au XIe siècle, en sont les principales victimes architecturales. La célèbre citadelle croisée du Krak des Chevaliers, près de Homs, a également été endommagée par les bombardements. Lorsqu'ils ne sont pas réduits en poussière, les sites antiques sont livrés aux pilleurs, leur sécurité ne pouvant plus être assurée. Avant même sa prise par les djihadistes, Palmyre a été ainsi quasi quotidiennement pillée par des escrocs qui revendent à l'étranger les pièces volées. Le site de Doura Europos, dans la province de Deir Ezzor (est), surnommé «la Pompéi du désert», est aussi devenu «méconnaissable» sous les coups de pelle des pilleurs. Ailleurs, au Moyen-Orient, l'Unesco s'alarme des destructions du patrimoine en Libye et au Yémen, deux autres pays à la riche histoire.

Actucult

MAISON DE LA CULTURE MOUBAREK EL MILI, MILA
Du 13 au 17 septembre : Festival de la musique spirituelle soufie.
SALLE AHMED-BEY, CONSTANTINE
Jusqu'au 6 septembre : Semaine culturelle de la République tunisienne.
LAYALITAHTAHA, LA PÊCHERIE, ALGER
Samedi 5 septembre à 21h : Spectacle avec Mohamed Kadi.
MUSÉE NATIONAL DU BARDO, ALGER
Jusqu'au 15 septembre : 3e édition de l'exposition collective «Al-Tibak».
GALERIE EZZOU'ART, CENTRE COMMERCIAL ET DE LOISIRS BAB EZZOUAR, ALGER
Jusqu'au 11 septembre : Exposition «60 ans et quelques printemps» de l'artiste Abdelouahab Selka.
PALAIS DE LA CULTURE MOHAMED-LAÏD AL KHALIFA, CONSTANTINE
Jusqu'au 15 septembre : Exposition rétrospective de l'artiste peintre Bachir Belounis.
Jusqu'au 10 octobre : «Les arts visuels», exposition collective des artistes de l'Est
PALAIS DE LA CULTURE MOUFDI-ZAKARIA, ALGER
Samedi 5 septembre : Exposition d'art pictural de Hassan Doudraâ.
GALERIE AÏCHA-HADDAD, 84, RUE DIDOUCHE-MOURAD, ALGER
Samedi 5 septembre : Exposition de l'artiste Hibatoullah Zineb Benlahrech.
LIBRAIRIE LA RENAISSANCE (NIVEAU 112, RIADH EL-FETH, EL-MADANIA, ALGER)
Jusqu'au 10 septembre de 9h à 20h : En collaboration avec l'Office Riadh El Feth, la librairie la Renaissance organise une foire du livre, durant les vacances d'été. Cette foire vise un large public (médecine, littérature et technique, informatique, architecture, etc.) et est enrichie par des livres pour enfants (contes, livres d'activités et d'apprentissage, livres parascolaires pour tous les niveaux).